

## John Rechy : *Numbers*

### Cahier critique

<i>Histoire de la littérature américaine (1939-1989)</i> Pierre-Yves Pétillon, <i>Fayard</i> , 2003 (pp. 699-700) . . . . .	2
<i>La formation de John Rechy</i> Edmund White, <i>New York Review of Books</i> , 14 avril 2008 . . . . .	5
<i>Le nombriliste romantique</i> Scott Timberg, <i>San Francisco News</i> , 05 avril 2000 . . . . .	11
<i>John Rechy</i> <i>Entretien avec Jon Savage</i> , 1990 . . . . .	20
<i>Manuscript Collection</i> Boston University, Harold Augenbraum, 2001 . . . . .	23
<i>Midnight Cowboy : John Rechy évoque 40 ans de prostitution</i> Rupert Smith, <i>The Independent</i> , 27 avril 2008 . . . . .	25

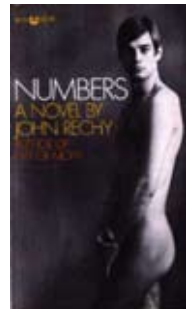
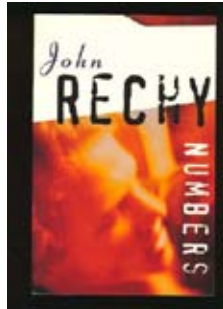
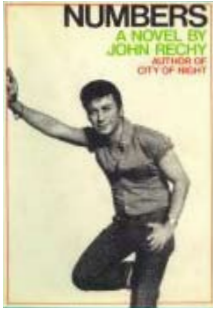
## PIERRE-YVES PÉTILLON

### Histoire de la littérature américaine

1963. *City of Night* John RECHY

*City of Night* (1963) fut, avec *Last Exit to Brooklyn* de Hubert Selby Jr., la sensation du début des années soixante. John Rechy a emprunté son titre au long poème postromantique anglais, *City of Dreadful Night* (1874), dans lequel James Thomson évoque la solitude hallucinée de l'âme dans un Londres victorien quasi onirique où le clair de lune, perçant à peine le brouillard, éclaire des églises à l'abandon et des ruines. La même lumière gothique baigne, dans le récit semi-autobiographique de John Rechy, l'asphalte de la 42<sup>e</sup> Rue, à New York, et les boulevards de Los Angeles où le jeune Rechy, « cow-boy de minuit », met à l'encan son corps de vingt ans et quelques.

Né en 1934, John Rechy a grandi dans le barrio (le quartier mexicain) d'El Paso (Texas), sur le rio Grande, à la frontière du Mexique. Son père — qui avait déjà cinquante ans à sa naissance et avec qui il semble avoir eu des rapports d'une extrême violence — était un musicien raté, devenu vendeur de pianos, puis gardien de square, et enfin agent hospitalier. Sa mère était une femme pieuse, qui ne parlait qu'espagnol et l'oppressa d'un amour angoissé : un peu le même monde que celui où grandit Kerouac, à l'autre bout du pays. On n'appelait pas encore cela le « Nouveau Journalisme », mais la carrière de John Rechy commence avec la publication, en 1958 dans *Evergreen Review*, de deux remarquables reportages à la première personne : « Carnaval » et « El Paso del Norte ». Il y évoque avec une tendresse mêlée de haine le barrio de son enfance : la lessive déchirée qui flotte au vent sur les balcons délabrés, les nuits humides où les pachucos discutent, au coin de la rue, sous le réverbère, dans leur argot mi-mexicain mi-américain, les épicerie crasseuses. C'est un monde empreint de religiosité catholique : « Tout le monde, y compris les prêtres, croit en un Dieu qui a deux mains, deux pieds, des yeux — bref, tout. Quant au Diable, il a des cornes, une queue, et il est rouge. » Rechy décrit la crèche de Noël (le Nacimiento), l'adoration de la Vierge de Guadalupe, la



procession du Cristo Rey, avec les femmes en châle étreignant leurs rosaires et les hommes qui portent la statue polychrome de saints au visage triste. *City of Night* est un roman post-Beat qui doit beaucoup à *On the Road* de Jack Kerouac : « Plus tard, je devais penser à l'Amérique comme à une immense Cité de la Nuit étalant sa kermesse criarde de Times Square à Hollywood Boulevard — appel de juke-boxes, gémissement du rock'n'roll. » C'est aussi un guide Baedeker de la « scène » homosexuelle américaine dans les années cinquante, un reportage ethnographique sur les divers types d'hommes qu'un gigolo à l'occasion de rencontrer au hasard de ses passes. Mais c'est surtout une sorte de pèlerinage spirituel qui commence sous « les ciels cruels » d'El Paso, passe par la « terre vaine » de New York et, suivant le calendrier liturgique, se termine à La Nouvelle-Orléans pour le Carnaval. Au cours d'une scène de fellation dans un bar, Rechy se souvient (« Je me souviens d'un ciel du Texas ») de tout ce qu'il a vécu, et le lendemain, mercredi des Cendres, il cherche désespérément l'absolution auprès d'un prêtre. Dans la pénombre de ce monde qui rappelle Hawthorne, le prostitué est en fait un ange déchu qui tente de gagner de vitesse la mort et la dégradation.

Ses romans suivants retracent assez bien l'évolution des mœurs en Amérique. Dans *This Day's Death* (1970), un jeune homme habitant avec sa mère et à la veille de partir faire des études de droit à l'université, vit dans le souvenir angoissé de quelque chose qui s'est passé, soudain « l'été dernier ». Au cours de ses nuits d'insomnie, les souvenirs traumatiques de son enfance lui reviennent : la panique qu'il éprouvait en voyant les grands rouleaux d'herbe poussés par le vent du désert ; la dispute au cours de laquelle il menaçait son père d'un couteau et éprouva une troublante sensation de brusque intimité ;

le viol collectif auquel il a assisté en spectateur et qui lui fait désormais ne concevoir la relation érotique que sur le mode de l'assaut furtif et violent. Ce qui s'est passé « l'été dernier », c'est qu'il s'est aventuré dans Griffiths Park — jardin public de Los Angeles fréquenté par les rôdeurs en chasse — et qu'il a laissé un homme l'approcher en vue d'un acte de « copulation orale », pratique réprimée par la loi californienne. L'acte n'a pas été consommé, mais un policier a eu le temps de dresser un constat de flagrant délit. Le roman est étrange — très convaincant dans l'évocation, et de la mécanique judiciaire qui se met alors en route, et de la précarité de la condition homosexuelle en Amérique à l'époque, moins quand il insiste sur l'hétérosexualité fondamentale de son protagoniste. On n'en est plus là avec *The Vampires* (1971). Ce drame liturgique en quatre actes, à mi-chemin des Paravents de Genet et du « théâtre du ridicule » de Charles Ludlam ou Ronald Tavel, se passe dans une sorte d'île de Prospero. Le Roi y a invité, pour une fête masquée à la Edgar Allan Poe, divers personnages de commedia dell'arte porno: un Nain au sexe monstrueux, une Duchesse en grand deuil et à la douleur majestueuse, une Reine bottée et harnachée de cuir, un Monsieur Loyal (qu'un seul coup de fouet de la Reine met à genoux, bavant, la langue pendante), une Vierge, un Étalon. On joue un jeu de la vérité et, un à un, les masques tombent : la Vierge a tourné dans un film porno où elle ouvrait ses cuisses au membre monstrueux du nain ; l'Étalon est impuissant ; la Duchesse est un travesti, etc. Le grand-guignolesque bal des vampires se termine sur un meurtre rituel. Dans *The Fourth Angel* (1973), John Rechy revient de son île baroque au paysage désertique d'El Paso. Un quatuor de « damnés » — de jeunes loubards exhibant leur virilité — font les quatre cents coups dans la ville. Leur spécialité est d'appâter dans le parc public des homosexuels vieillissants, puis de leur « faire leur fête », jusqu'au jour où chacun des quatre s'aperçoit que, à travers cette violence, il ne fait qu'exorciser, en vain, ses propres pulsions.

## LA FORMATION DE JOHN RECHY

Edmund White, *The New York Review of Books*

Rechy est né sous le nom de Juan Francisco Rechy dans une famille mexicaine à El Paso, au Texas, le 10 mars 1931. Son grand-père paternel, un médecin-pharmacien écossais, s'était installé au Mexique puis, en 1910, avait émigré au Texas pour des raisons politiques. Le père de John Rechy, Roberto, avait été un musicien de premier ordre et chef d'orchestre au Mexique, mais il connut un revers de fortune à El Paso. Ce père colérique et frustré, sujet à des rages violentes, est l'un des principaux personnages de l'autobiographie de John Rechy, *About My Life and The Kept Woman*.

La deuxième épouse de Roberto, Guadalupe Flores, une femme très pieuse, a longtemps souffert. Rechy était un fiston à sa maman et son profond attachement à Guadalupe est l'un des thèmes majeurs de son œuvre.

[...] Dans les livres de Rechy, les sentiments affleurent souvent à la surface ; l'orgueil froissé, la possessivité désespérée, l'exultation forcenée et le désespoir plus forcené encore, la lubricité et le chagrin sont des émotions banales dans son univers. Ainsi que la honte. Il se peut que la honte soit la plus forte émotion entre toutes. La honte devant la déchéance de sa famille dans le monde, la honte devant sa propre homosexualité, tout le moins dans sa façon de la vivre dans les années antérieures à la libération homosexuelle, bien que la honte prenne souvent la forme d'une distance aliénante vis-à-vis des autres hommes.

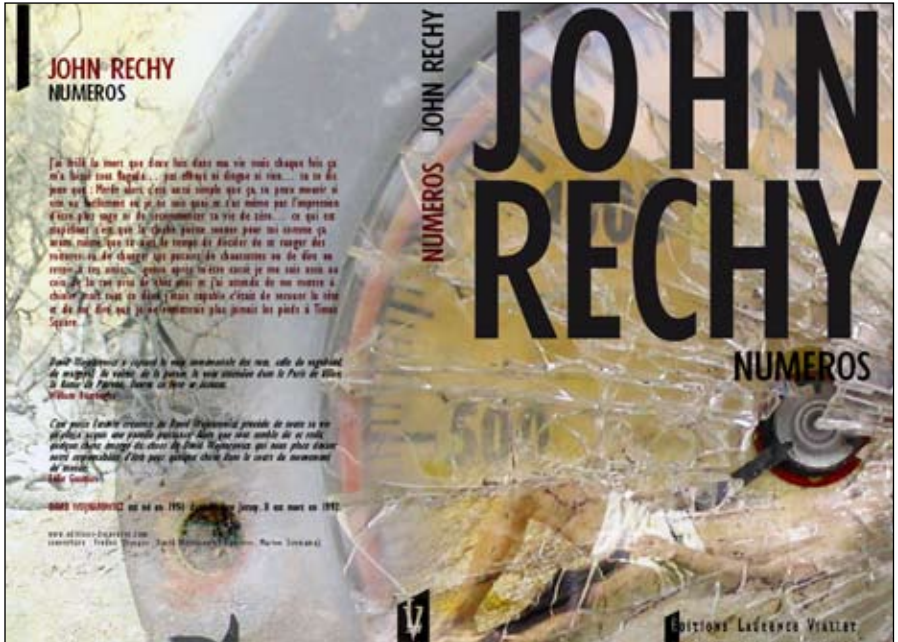
Rechy a fréquemment donné l'impression à ses lecteurs d'être un personnage solitaire, sur son quant-à-soi – et dans son autobiographie, il cerne l'origine de cette distance sociale. En tant que Mexicain qui pouvait « passer » pour un Anglo-Saxon, il subissait souvent les plaisanteries que les autres destinaient aux Mexicains.

Mexicain clair de peau, d'allure anglo-saxonne, homosexuel d'apparence très virile (qui, dans sa jeunesse avait fréquenté quantité de femmes, et même couché avec), Rechy était fréquemment invité en tant qu'agent secret dans

le camp ennemi. Puisqu'il fit son coming out à la fin des années quarante et durant les années cinquante, en plein maccarthysme, sous le regard sévère d'un père latino macho, et bien avant l'avènement de la libération gay, Rechy eut particulièrement du mal à assumer son identité. En tant que tapin, il se vendait comme « tapin hétéro », c'est-à-dire, quelqu'un qui feignait d'être hétérosexuel mais acceptait de recevoir une fellation contre de l'argent.

Dans les romans de Rechy, la plupart des homosexuels sont divisés entre mâles rigides et femmelettes affectées, entre pédés machos et rouleurs de mécaniques et folles flamboyantes, une projection du dimorphisme sexué commun dans notre société en des termes encore plus extravagants. Il est intéressant de noter que les livres homos de cette période – *Un garçon près de la rivière*, de Gore Vidal, avec ses folles chipies, maniérées, occupées à traquer les militaires ; *Notre-Dame des fleurs* de Jean Genet (écrit pendant la deuxième guerre mondiale mais publié aux États-Unis seulement en 1963), avec son héros travesti et prostitué, Divine ; et les nouvelles de Hubert Selby Jr dans *Last Exit to Brooklyn* (1964) – traitent tous des bas-fonds de la société, de l'univers des petites frappes, pickpockets, prostituées, taulards, et des marginaux. Ses livres ont pu être largement lus par un public branché précisément parce que leur exotisme les rendait fascinants sans être menaçants, une sorte de littérature de voyage dans l'inconvenance et le glauque, une promenade « on the wild side ». Plus tard, lorsque des écrivains homosexuels sérieux ont dressé le portrait d'homosexuels de la classe moyenne (je songe à Alan Hollinghurst avec *The Spell* ou à Andrew Holleran avec *Le Danseur de Manhattan*), leur œuvre apparemment plus conventionnelle s'est en fait révélée beaucoup plus troublante. Les personnages représentaient peut-être davantage l'homme dans le bureau d'à côté que le tapin travesti le long des quais, et les lecteurs trouvaient cette proximité perturbante.

Quand j'avais vingt ans, j'ai rencontré le personnage de John Rechy, Miss Destiny, dans les pages de *Big Table*, un magazine objet de polémique dont le premier numéro avait été éradiqué car qualifié de pornographique (il incluait dix épisodes du *Festin Nu* de William Burroughs). À cette époque, en 1960, Rechy avait commencé à se faire un nom en publiant des chapitres de son futur roman, *Cité de la nuit*, dans la *Evergreen Review*, et dans *Big Table*. Je faisais des études à l'université du Michigan et me trouvais plongé dans *Lolita*,



paru quatre ans plus tôt, et dans la tétralogie de Lawrence Durrell, *Le Quatuor d'Alexandrie*, tout juste publié. Je préférais la fiction européenne policée à la littérature américaine branchée. Durant l'été 1960, je rencontrai Charles Burch, un ex-musicien de jazz de dix ans mon aîné, sur la plage Oak Street à Chicago, près de l'appartement de ma mère (il se révéla qu'il vivait dans le même immeuble). Il travaillait dans la pub et devint mon premier amour. L'incarnation même du cool des années cinquante, il écrivait de la poésie, publiée, et avait vaincu sa toxicomanie ; son livre fétiche était l'hymne dédié par Alexander Trocchi à l'héroïne, le *Livre de Caïn*, récemment publié.

Ma vénération pour Nabokov faisait ricaner Charles, qui le considérait comme trop littéraire et « ringard ». Par contre, il admirait Rechy parce qu'il était indéniablement branché. *Cité de la nuit* finirait par être publié chez Grove, en 1963. À cette époque, où les questions littéraires suscitaient de vifs débats, la ligne éditoriale de la *Evergreen Review* et de *Grove Press* (qui

abritait Samuel Becket, Jack Kerouac, Allen Ginsberg, Lawrence Ferlinghetti, et Alexander Trocchi), provoquaient soit le mépris soit l'admiration. John Rechy lui aussi, en tant qu'auteur de chez Grove, prêtait le flanc à tous types de réactions ; il fut éreinté et méprisé dans les pages de la *New York Review* par Alfred Chester (écrivain homosexuel plus « littéraire ») dans le numéro du premier juin 1963.

« C'est la pire confection imaginée à ce jour par les cerveaux à l'œuvre derrière la machine Grove. Tellement fabriquée que malgré l'adorable photographie sur la quatrième de la jaquette, j'arrive à peine à croire qu'il existe un vrai John Rechy – et si tel était le cas, il serait sans doute le premier à tomber d'accord pour dire que ce n'est pas vrai – car à la lecture de *Cité de la nuit* nous avons l'impression d'entendre les confessions mensongères faites par un giton à Jean Genet, Djuna Barnes, Truman Capote, Gore Vidal, Thomas Wolfe, Fanny Hurst et le docteur Franzblau. C'est un pastiche de A à Z. »

Aussi espiègle cette critique soit-elle, elle invente un genre littéraire (le roman de chez Grove) qu'elle juge, dans ce cas particulier, inférieur – assurément une pratique critique indéfendable. Il ne paraît pas non plus très pertinent d'invoquer la « fantaisie de fer » sophistiquée de Genet (pour reprendre le terme de Sartre) dans le même souffle que la froideur néoclassique de Capote ou la logorrhée de Thomas Wolfe. Il y a une similarité entre l'un des meilleurs personnages de Rechy, le Professeur, et le docteur O'Connor de Djuna Barnes, l'un des meilleurs discoureurs de la littérature américaine, mais je parie que Barnes tout comme Rechy ont fondé leur personnage sur des « originaux » différents dans la vraie vie. À vrai dire, le biographe de Rechy, Charles Casillo, affirme que le Professeur a été créé à partir d'un écrivain célèbre (mais non nommé) que Rechy connaissait à Los Angeles (dans *Cité de la nuit* il vit à New York). Et Djuna Barnes a créé son docteur O'Connor à partir d'un avorteur irlandais à Paris qui s'appelait Daniel A. Mahoney. Manifestement la vie homosexuelle, à l'époque comme à présent, pouvait se targuer d'accueillir de spectaculaires monologues.

J'ai rencontré John Rechy à la fin des années soixante-dix. « La littérature homosexuelle » avait récemment été inventée (si l'on entend par cela des romans écrits par des homosexuels qui ne s'en excusaient pas, principalement destinés à des lecteurs homosexuels, et subséquemment dépourvus des premières stratégies du type laissez-moi-êtré-votre-Virgile-via-ce-narrateur-

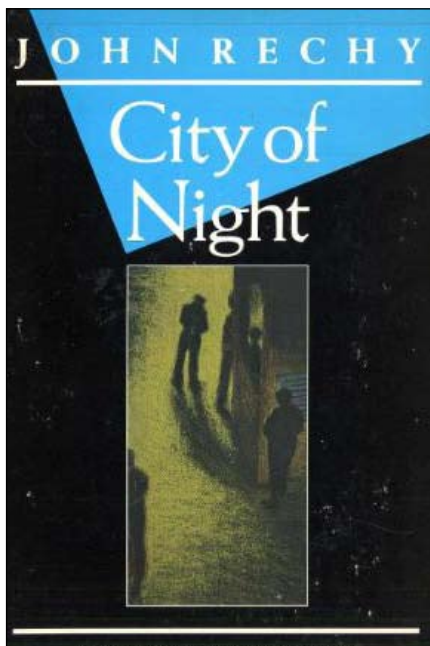
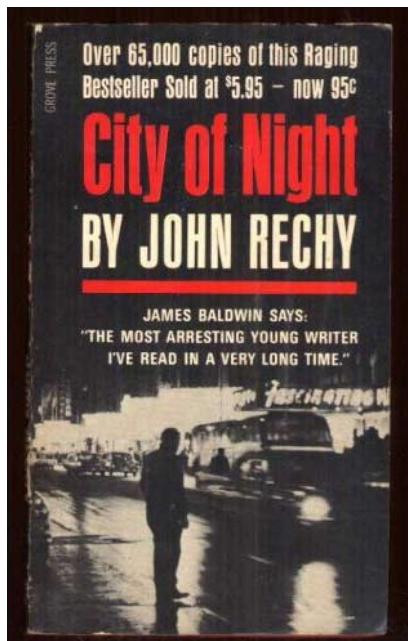


des-enfers.) Quiconque appartenant à la scène littéraire homosexuelle nouvellement apparue à New York désirait rencontrer Rechy, puisqu'il en était manifestement une sorte de père fondateur. Il fit une lecture dans l'un des petits cinémas généralistes de la West 42<sup>nd</sup> Street et je le présentai. Nous fûmes impressionnés par le fait qu'il continuait de se prostituer (à plus de quarante ans), qu'il entretenait son corps avec tant de ferveur, et remontait ses manches pour dévoiler ses énormes biceps.

Cela dit, Rechy avait beaucoup d'humour vis-à-vis de lui-même. Comme je dînais avec lui à Los Angeles, quelques années plus tard, il me montra son bel appartement à Los Feliz, tout près du Griffith Park, lieu de drague, et m'expliqua qu'il était obligé de dire à ses « michetons » que c'était l'appartement d'un ami ; dans sa jeunesse, comme il l'explique dans son autobiographie, il s'était fait rejeter par un client auquel il avait avoué lire Colette. Cela lui avait servi de leçon et il savait que les michetons recherchent des types TOUGH incapables de danser, de faire une quiche, ou de lire des romancières françaises. Dans un éclat de rire, Rechy me raconta également qu'une nuit il s'était oint le torse d'huile pour capturer les lueurs des phares des voitures sur le Santa Monica Boulevard. Comme il était posté le long du trottoir pour s'exhiber aux clients potentiels, il remarqua un jeune homme qui ne cessait de passer et de repasser en voiture. Finalement, le jeune homme descendit sa vitre pour lui dire : « Bonsoir, Professeur Rechy, vous faites une petite balade nocturne ? » C'était l'un des étudiants qui assistaient à ses cours d'écriture à la University of Southern California.

John Rechy en personne est aussi drôle et sincère au sujet de son narcissisme qu'il l'est dans ses livres. Un soir que je dînais avec lui chez Musso & Frank, en compagnie d'une de ses étudiantes, la magnifique Melody Johnson Howe, tous deux se sont disputés pour savoir qui des deux était le plus séduisant, et qui faisait davantage se tourner les têtes des hommes. Étant donné que c'était une actrice qui avait beaucoup tourné pour la télévision et le cinéma dans les années soixante et soixante-dix, et qu'il était un homme de douze ans son aîné (il avait alors une cinquantaine d'années), le débat était quelque peu étrange, mais Rechy est pourvu d'un égotisme vraiment obtus.

Bien que *Cité de la nuit* demeure le livre le plus célèbre de Rechy, il en a écrit bien d'autres. *Numbers*, publié en 1967, nous rappelle qu'au bon vieux



mauvais temps la vie d'un homo était considérée comme terminée après ses trente ans (je me rappelle encore de mes amis, ici, mettant en scène un enterrement parodique pour quiconque dépassait cette limite redoutée.) Dans *Numbers*, un tapin « vieillissant » qui approche de la trentaine, Johnny Rio, après avoir vécu loin de Los Angeles pendant des années, y revient et éprouve le besoin de se prouver qu'il peut toujours mettre son corps en vente libre. Il est reconnu que Johnny est « extrêmement vaniteux » bien qu'il soit également doté d'une « sensibilité atroce au vieillissement ». Par bonheur, il paraît n'avoir qu'une petite vingtaine d'années et s'est même vu dans l'obligation de justifier de son âge pour entrer dans les bars. Le titre, *Numbers*, a plusieurs sens. Il se réfère à l'âge, la largeur de la poitrine, la taille, le poids, et la longueur du pénis qui sont autant de critères primordiaux dans le sex-appeal d'un prostitué masculin. Dans l'argot gay, un « number » est un candidat érotique. Et finalement Johnny Rio se lance dans le projet de se vendre au plus grand nombre possible d'enchérisseurs dans le laps de temps le plus court possible – il joue à une loterie clandestine.

Dans *Cité de la nuit*, livre révolutionnaire, Rechy s'est inventé comme macho solitaire à l'encan, et il a étudié un éventail entièrement neuf de personnages : des drag-queens, le garçon qui a de beaux restes et vit dangereusement au-delà de sa date limite de consommation, les hommes mariés bourrelés de culpabilité et rongés par le désir et le remords, la brigade des mœurs et les filles à pédés – ils sont tous là, pour la première fois dans la littérature américaine. En tant que genre littéraire, le roman [*novel*], comme son nom anglais l'indique, prospère grâce à l'innovation. Comme si chaque fois qu'un écrivain décrivait un pan d'expériences entièrement neuf la page se mettait à vibrer. *Cité de la nuit* est par certains aspects un *road novel* comme celui de Kerouac. Le langage est branché, parfois excessif, mais l'énergie du long poème en prose est indéniable. Comme Kerouac lui-même, Rechy a découvert que les Américains n'avaient pas besoin de surréalisme ; pour eux, leur pays en soi était l'*au-delà*, plus exotique et effrayant que n'importe quel fantasme. Les dernières pages de son autobiographie relatent comment Rechy – plutôt à contrecœur, presque malgré lui – en vint à écrire ce classique de la littérature américaine.

Au sujet de “*About My Life and the Kept Woman: A Memoir*”  
New York Review of Books  
14 avril 2008

## LE NOMBRILISTE ROMANTIQUE

Scott Timberg, *San Francisco News*

Lorsque la plupart des romanciers se rendent à une fête, ils n'ont pas à s'inquiéter à l'idée d'être menacés, défiés, ou jetés à terre. Pourtant les choses se passaient ainsi pour John Rechy à l'époque où il était de toutes les fêtes d'Hollywood et ses environs. « À l'époque, j'étais très connu » déclare l'auteur de *Cité de la nuit*, chronique révolutionnaire de 1963 de la prostitution homosexuelle. « En général, quelqu'un se présentait à moi et disait : "Tu te prends pour vraiment pas pour de la merde." Quelqu'un se retrouvait un peu saoul et décidait de me mettre au défi – un bras de fer ou je ne sais quoi. « Tu te prends pour un étalon. » L'un de ses adversaires était Peter Orlovsky, le poète beat et petit ami de Allen Ginsberg, qui accosta Rechy lors d'une fête à San Francisco, au Nob Hill, le toisa et lui demanda le poids des haltères qu'il pouvait soulever. « Et ma réponse était toujours la même : "Écoute, je me fous de ma force réelle. C'est mon allure qui fait de moi l'homme le plus fort." »

Cette réponse de Rechy représente la quintessence du dédain d'un homme dont la vie et la carrière ont été dévouées à la beauté et au mystère des apparences, à l'artifice, et à la victoire de l'ego sur n'importe quel obstacle. Ses romans ont figuré sur les short-lists des romans classiques de Los Angeles, aux côtés de *l'Incendie de Los Angeles* de Nathanael West et du *Grand sommeil* de Raymond Chandler. Rechy, né à El Paso et habitant de Los Angeles depuis presque trente ans, est une sorte de poète lauréat de la ville.

Rechy n'est pas resté oisif depuis la publication de *Cité de la nuit*, surtout pas récemment. Il a servi de gourou à des générations d'homosexuels, et ses livres continuent à exciter toutes sortes de lecteurs, jeunes et vieux, homos et hétéros. Il a gagné de nombreux prix et a été le premier romancier à obtenir le PEN/West Lifetime Achievement Award en 1997. Ses ateliers d'écriture, qu'il anime à la University of Southern California et en privé, connaissent un grand succès, et il a enseigné à certains des écrivains et des journalistes les plus brillants de la côte ouest.

Le romancier – dont la petite stature, le sourire espiègle, et le torse sculpté lui confèrent l'allure d'un lutin sportif – considère l'écriture comme un gros combat pour lequel il s'entraîne constamment. Rechy et son compagnon, producteur de films pour un grand studio hollywoodien, travaillent sur la cession de ses droits pour le cinéma et ont plusieurs projets en cours. Gus Van Sant, réalisateur dont *My Own Private Idaho* s'inspire des gitons angéliques de Rechy, parle de faire un film de *Cité de la nuit*.

Rechy lui-même pourrait être le personnage d'une satire à la Evelyn Waugh du Los Angeles contemporain. Body-builder homo, métisse mexicaine anglo-saxon, Narcisse vaniteux qui ne ménage pas ses efforts pour paraître vingt ans plus jeune que son âge, amoureux de la lumière californienne, du glamour, et des films, Rechy, à soixante-cinq ans, incarne à lui-même la plupart des meilleures qualités et pires défauts de la ville. La vie, dit-il, est une performance – et si elle est bien menée, une formidable performance.

Rechy continue de faire l'objet d'un culte énorme, particulièrement parmi les homosexuels. Ses détracteurs lui reprochent pourtant d'être superficiel, un écrivain aux dons limités qui se repose sur ses succès de jeunesse, un retour à l'univers homo antérieur au sida des années soixante et soixante-dix qui n'a pas mûri et ne s'est pas adapté. Il est à la fois un héros gay et un gay marginal.

Tous ceux qui rencontrent Rechy, à vrai dire, n'ont pas nécessairement envie de faire un bras de fer avec lui ou de célébrer sa prose. Pendant des années, la plupart des gens qui le rencontraient – les hommes, à tout le moins – avaient envie de coucher avec lui. Et la plupart y parvenaient. Rechy a arpenté les rues de New York et de Los Angeles – Pershing Square, Selma et Hollywood Boulevards – à partir du milieu des années cinquante jusqu'en 1980, à la fois en tant que tapin (qui était payé) et que dragueur (qui ne l'était pas). « J'ai passé plus de temps que quiconque au monde dans les rues », dit-il, laissant s'échapper le genre d'éclat de rire entendu que pourraient avoir d'autres en se remémorant l'époque fraternelle des beuveries.

Rechy a fait de ces années dans les rues la trame du roman *Cité de la nuit*. Le livre commence comme une lettre frénétique à un ami qui relate la tristesse

et la joie du Carnaval ; quand Rechy a découvert la lettre, froissée, jamais adressée à son destinataire, il en a envoyé une copie à la *Evergreen Review*, où elle fut publiée comme nouvelle aux côtés de Beckett et Kerouac.

Le roman, publié en 1963 par un éditeur franc-tireur, Grove Press, devint immédiatement un best-seller et, du fait de la fenêtre qu'il entrouvrait sur le demi-monde homosexuel durant une époque bien moins naïve, un phénomène d'édition. Il s'attira le même genre de commentaires fervents et provocateurs en jaquette que le *Festin nu* et *Last Exit to Brooklyn*. « Rechy dit la vérité et nous la dit avec une telle passion que nous ne pouvons que nous associer à la vie qu'il décrit », écrivit James Baldwin. Le *Washington Post* qualifia le roman d'« un des livres les plus importants publiés depuis la deuxième guerre mondiale ». L'impact de *Cité de la nuit* alla bien plus loin que les cahiers livres des journaux : Jim Morrison en entonna le titre dans la chanson des Doors, LA Woman, le rockeur David Bowie, le peintre David Hockney et le réalisateur Van Sant parlèrent tous de l'inspiration qu'il fut pour eux. Gus Van Sant, en fait, dit qu'il a offert le livre de Rechy à Keanu Reeves et River Phoenix, ses tapins de *Private Idaho*. « Je leur ai donné à tous deux *Cité de la nuit* et je leur ai dit : « Si vous voulez connaître la vie d'un tapin des rues, c'est par là qu'il faut commencer. » Plus tard, j'ai découvert que Keanu avait acheté tous les autres livres de John. »

L'attrait de *Cité de la nuit* s'exerça bien au-delà de la communauté homosexuelle. Henry Turner, jeune écrivain et réalisateur, trouva le livre tandis qu'il parcourait l'Europe, il y a de cela des années, et fut frappé par sa franchise émotionnelle. « Je ne suis pas homo ; je ne l'ai pas lu comme un livre gay. Mais *Cité de la nuit* semblait l'expression la plus honnête de l'expérience de l'adolescence masculine que j'avais jamais lue. » Turner compte désormais parmi les nombreux et fidèles étudiants de Rechy. « Il parlait du narcissisme, de l'intérêt porté à l'apparence, il parlait du père. La tradition littéraire masculine, c'est, principalement, de cacher l'émotion. Ça m'a scié – ça va vraiment scié. Par moments, je ne pouvais pas m'empêcher de crier. »

La plupart des personnages de Rechy sont distants et inatteignables, et c'est en ces termes que ses amis d'enfance parlent de Rechy. Rechy parle de ce que

c'est que d'être un solitaire qui conduisait comme un fou dans les déserts aux alentours d'El Paso ou allait s'étendre sur les montagnes surplombant la ville, pour observer le ciel texan. Mais le Rechy qui est bien vivant, et en forme, dans son bel appartement méditerranéen à Los Feliz est tout sauf un grognon sur ses gardes. C'est plutôt un homme au charme personnel incomparable. Un sourire semble toujours s'esquisser au coin de sa bouche.

« Je n'ai jamais douté de mon œuvre – jamais, jamais douté de mon œuvre », dit-il, mais parfois d'autres l'ont fait pour lui. Six mois après la parution de *La Nuit vient*, il est toujours furieux contre le critique du *L.A. Times*, Gary Indiana. L'écrivain gay new-yorkais, connu pour son caractère souvent grincheux, a éreinté le roman de John Rechy. Si vous participez à l'un des ateliers d'écriture de Rechy, lui demandez comment il va, assistez à l'un de ses discours, vous le verrez se défouler sur Indiana, et diagnostiquer chez le critique – dont il fait parfois semblant d'oublier le nom – une « envie du pénis ».

Les jeux auxquels Rechy jouait dans sa jeunesse avec l'anonymat ont cédé à un besoin de reconnaissance qu'il qualifie de « parfaitement digne ». Outre les lettres qu'il envoie aux rédacteurs en chef et aux critiques récalcitrants, Rechy est en train d'écrire un article à propos de l'incapacité du *New York Times* à rendre compte de son dernier livre. « Je veux vraiment m'attaquer à ce foutu problème du passage à l'as. Et je veux aussi me colleter cet avertissement entendu par n'importe quel écrivain – de la part des éditeurs, des rédacteurs en chef, et tout – selon lequel il ne faut surtout pas protester. Et ma question c'est : Et pourquoi pas ? Pourquoi faudrait-il se laisser chier dessus ? » Son article, explique-t-il, traite de ses nombreuses victoires – des excuses des journaux, des sites Internet, des critiques – et même une excuse par la plume assassine de Gore Vidal.

« Ce que je veux dire c'est : qu'est-ce que j'ai à perdre ? Se taire n'a jamais rendu service à personne. Et j'ai l'impression que les écrivains, ainsi, se font calomnier. On devient inhibés. « Oh, ils vont te maltraiter dans leur prochaine critique ! » Mon cul. Faites-vous au moins entendre. Je dois faire respecter ma dignité – c'est là l'impulsion première. Alors qu'ils aillent se faire foutre. »

Tandis que Rechy continue de se battre, ses romans attirent l'attention d'Hollywood. « Je vais vous le dire sans fausse modestie, déclare-t-il avec un sourire malicieux. Parce que j'ai refusé de me coucher, j'ai refusé d'être mis à terre. Je vous jure que je me suis battu pour obtenir le respect que je mérite. Et je n'ai jamais abandonné. Je continue. Et j'en récolte les fruits à présent. – le

Lifetime Achievement Award, la couverture du *L.A. Times Book Review*. Et j'en retire un sentiment de triomphe. »

Bien que Rechy se trouve contrarié lorsque la presse fait une fixation sur ses années passées dans la rue, il émane de lui une certaine fierté, et même de la nostalgie, quand il relate ses jours et ses nuits passées à faire le tapin. Quand il parle de la manière dont le milieu a changé entre les années cinquante et les années soixante-dix, par exemple, il devient un Proust de Pershing Square, se demandant si l'on peut évoquer le souvenir d'une expérience sans rendre le passé romantique.

La carrière de Rechy dans les rues a débuté au milieu des années cinquante. Pendant la guerre de Corée, il avait brièvement fait l'armée en Allemagne, mais avait pu la quitter rapidement pour rejoindre l'université de Columbia. Il se rendit à New York presque sans le sou et prit une chambre à l'auberge de jeunesse. Il y rencontra un marin de la marine marchande qui lui achetait des hamburgers et lui apprit à gagner de l'argent rapidement en se prostituant. Au lieu de passer sa licence, il prit le chemin de Times Square.

Après le succès de ses premiers livres, toutefois, il quitta la rue et retourna vivre au Texas. Il déménagea ensuite à Los Angeles pour y prendre un poste de professeur, et recommença également à se prostituer et à draguer.

Dans les années cinquante comme dans les années soixante, alors qu'il développait de nouveaux aspects de son personnage des rues, Rechy s'échinait à camoufler le fait qu'il était écrivain et même lecteur. Le moindre signe d'intellect risquait de faire fuir ses « numbers ». Il apercevait parfois ses propres livres dans les maisons des hommes qui l'avaient ramassé et n'en disait pas un mot. D'autres fois, il lui arrivait de passer le début de soirée à la bibliothèque publique de LA, à lire Camus ou Milton, avant de se diriger vers Pershing Square pour tapiner.

Ces décennies passées à se prostituer ont-elles quelque chose à voir avec le narcissisme de Rechy ? Le romancier n'a aucune difficulté à l'admettre, expliquant que son exhibitionnisme, les sentiments de rejet, d'amour et d'approbation éprouvés dans la petite enfance se mêlaient à nouveau lorsqu'il se retrouvait dans « cette arène ». « Je ressentais une vague de désir qui venait vers moi, j' imagine que cela avait en grande partie à voir avec la répression de mon enfance, ce mélange de catholicisme et de restrictions. »

Rechy compara un jour les homosexuels ayant des rapports sexuels dans



la rue au refus de Rosa Parks de s'asseoir à l'arrière du bus, les qualifiant tous deux d'actes révolutionnaires. Il continue de se faire l'apôtre de la sexualité gay.

« Quand vous découvrez que vous êtes homo, il y a une énorme pression sur vous pour que vous rentriez dans le rang, explique-t-il. Or dès que la pression s'exerce sur un objet, elle trouve ensuite à s'épancher. Nous sommes nés d'une union hétérosexuelle, en un sens nous sommes nés dans le camp de l'ennemi. De cette union sexuelle provient un étranger. C'est là qu'on devient marginal, nom de Dieu. Non pas plus tard, dans les rues. Ajoutez à cela les films et les panneaux d'affichage qui renvoient des images hétéros aux homosexuels, mêlez-le à la religion, et vous obtenez suffisamment de pression pour que ça explose », dit Rechy. L'attachement farouche des homos au sexe en est le résultat. « C'est ce que nous avons et c'est ce que nous avons transformé, grâce nous soient rendues, en quelque chose de très riche – de très, très riche. »

Rechy s'était toujours senti proche de sa mère, et lorsqu'elle mourut, au début des années soixante-dix, une intense période de deuil et de toxicomanie débuta pour lui. Il se mit à voir un psychiatre mais ne commença à aller mieux que lorsqu'il se rendit compte qu'il avait négligé son corps, que son visage s'était creusé. « Eh bien, quoique le narcissisme puisse être une maladie, déclara son psy, c'est ça qui vous a sauvé. »

Le narcissisme, comme Los Angeles, est l'une des grandes causes de Rechy ; il se qualifie lui-même de « défenseur d'un bon narcissisme ». Fierté devant son allure, sa réussite – il n'y a pas de quoi avoir honte. Façonner un roman, une sculpture, n'est pas moralement plus élevé que de façonner son corps. « J'ai horreur que ça soit qualifié de névrose », dit-il. « C'est une chose très, très curieuse. Si vous dites que vous êtes un enfoiré, les gens vous considèrent comme un saint, un humble. Or puisque quelqu'un d'autre peut vous traiter d'enfoiré – pourquoi le feriez-vous ? Et si vous êtes sincèrement content de vous, et vous savez, c'est mon cas, ce n'est pas une posture ; je suis content de mon art, de mes affections, de mon être physique – alors dans ce cas j'ai l'impression d'avoir des atouts pour me bonifier. Et j'aime bien la prestance physique. » Il s'enorgueillit du fait que certains de ses étudiants se mettent à faire de l'exercice quand ils commencent à assister à ses cours. Ils s'habillent mieux ; ils perdent du poids.

Rechy ne cache pas son amour de l'apparence. Lors de l'un de ses cours du

lundi matin, il se défoule sur son punching bag préféré : « Si vous voyez Gary Indiana sur son site Internet, puis que vous me voyez sur le mien, vous verrez qui est jaloux de qui, vous comprendrez de quoi il est question ! En plus, il a un tout petit pénis – vraiment – tout petit ! »

Rechy raconte une histoire semblable, quoique freudienne, au début de *Cité de la nuit* : « Pour échapper à la haine inexplicable que me vouait mon père et à l'amour aveugle, dévorant de ma mère, je m'enfuis vers le miroir. Je m'y contemplais, me répétant : « Je n'ai que Moi ! »... J'eus l'obsession de l'âge. À dix-sept ans, j'eus peur de vieillir. Il fallait que la vieillesse me fût épargnée. Que jamais le miroir ne me renvoie de moi-même une image ternie que je ne puisse regarder. »

Les ateliers d'écriture de Rechy sont pour le romancier une occasion de dévoiler son sens de la mise en scène. Les étudiants de Rechy parlent des effets directs et pratiques que ses cours ont eus sur leur écriture. Comme nombre de ses amis, ils lui sont remarquablement loyaux.

Le rapport de Rechy à l'un de ses anciens étudiants ayant rencontré le plus grand succès est révélateur de son caractère combatif – ou bien joueur. Michael Cunningham est l'auteur de *Les Heures* (1998), méditation sur Los Angeles et Virginia Woolf, qui devint un best-seller et obtint le prix Pulitzer, avant d'être adapté au cinéma. Rechy traite Cunningham, qui étudia auprès de lui à la fin des années soixante-dix et vit à présent à New York, en fils ingrat, quelqu'un qui aurait désavoué tous ses liens avec lui. « En fait Michael ment, accuse Rechy, quand il dit qu'il n'a jamais suivi d'atelier d'écriture ailleurs que dans l'Iowa. »

Alors comment ce voyou ingrat réagit-il lorsqu'on lui demande s'il a connu ou étudié avec John Rechy ? Sans hésiter : « Je ne crois pas avoir jamais eu de professeur qui m'ait appris autant, ni avant ni après. » Cunningham est intarissable, parle de la grâce pédagogique de Rechy, de son talent pour créer une atmosphère saine et propice à la critique en classe, le qualifiant d'« immensément intelligent, immensément respectueux. » En d'autres termes, il fait tout sauf éviter de s'associer au romancier. Lorsqu'on lui répète les paroles que Rechy a eues à son égard, Cunningham paraît perturbé, blessé. Toutefois, même après avoir entendu parler de la contrariété éprouvée par

Rechy envers lui, il demande, « Si vous parlez à John, s'il vous plaît embrassez-le de ma part. »

Rechy demeure un héros pour les homosexuels mais a publiquement dénoncé la catégorie de l'écrivain homosexuel. « Je n'aime pas les étiquettes. Je suis un écrivain. Pendant longtemps j'ai été un écrivain homosexuel. Je n'étais pas un écrivain chicano parce que, nom de Dieu, vous ne pouvez pas être homo et Chicano. Non, sans blague, ces débats ont été tenus par un monsieur à la UCLA. Puis je suis devenu un écrivain de Los Angeles. Putain, je suis un écrivain et l'un des meilleurs, bonté divine, et je déteste ces classements parce qu'ils sont extrêmement restrictifs du point de vue artistique. C'est pourquoi je n'aime pas ça – cette ghettoïsation de la littérature. » Il n'est simplement pas de ceux qui vivent en bande. C'est dans l'exil qu'il s'épanouit, exilé de ses propres sous-cultures.

Cunningham, le fils prodige, estime que la réputation de Rechy a pâti du fait que la littérature homosexuelle se soit constituée en un univers propre à l'écart de la culture dominante. « Je crois que John est l'une des victimes de la ghettoïsation de la littérature gay », dit-il. « Je crois que l'histoire rendra raison à l'œuvre de John. » Sa meilleure qualité, dit-il, est sa vitalité. « Et c'est partiellement ce qui rebute les gens – c'est tellement savoureux, vivant, sensuel. Cette forme d'art rend les gens nerveux. Il y a une longue, très longue liste dans l'histoire d'œuvres qui ont mis les gens mal à l'aise, et qui, cinquante ans plus tard, font partie du canon littéraire, ajoute-t-il, en faisant référence à D.H. Lawrence et Henry Miller.

Le romancier se considère lui-même ainsi – comme quelqu'un de trop dangereux pour la culture dominante. Rechy a certes l'esprit de compétition – il s'est même retrouvé en rivalité avec l'un de ses propres personnages, tentant de battre le score du jeune étalon de *Numbers* – et il lui arrive parfois de parler comme si Rechy l'écrivain était en compétition avec Rechy l'icône sexuelle. Oscar Wilde déclara jadis qu'il déversait son talent dans son œuvre, mais son génie dans sa vie. Rechy ne dirait jamais la même chose à son propos.

« Ça ne me dérange pas de le dire : je sais ce qu'il en est. Je suis l'un des meilleurs de notre époque, de notre génération. Je me situe assurément aux côtés de Norman Mailer. Je surpasse assurément Philip Roth. » La même chose pour Gore Vidal. « Je sais que je me situe à leurs côtés, que c'est là ma juste place. Et non pas en tant qu'écrivain homosexuel, non pas en tant qu'ancien tapin, non pas en tant que marginal sexuel. »

Les écrivains depuis Whitman abordent la question d'un besoin d'expérience brute, vécue – de toutes sortes – pour insuffler de la puissance à la bonne littérature. Rechy suivi se manifeste plus loin que presque n'importe quel autre écrivain vivant.

*San Francisco News*

Le 05 avril 2000

## **JOHN RECHY, ENTRETIEN AVEC JON SAVAGE, 1990**

### *Quand vous êtes-vous rendu à Los Angeles la première fois ?*

Au milieu des années 50 d'abord, j'y ai habité un court moment, puis j'ai fait des allers et retours, et je suis revenu en 73, et j'y habite depuis.

### *Entre de Cité de la nuit et Numbers, la description du centre-ville a changé de manière spectaculaire – quand et comment est-ce arrivé ?*

C'est arrivé pour se débarrasser des prétendus indésirables, la police a débarqué et viré tout le monde. Ce qui arrive inmanquablement lorsque des intérêts immobiliers veulent s'approprier un territoire. Ça a commencé avec le Music Centre et les bâtiments du même genre, il était devenu évident qu'il y avait beaucoup d'argent à se faire de cette manière, et qu'il fallait éjecter ces gens. Le prolongement de cette attitude est qu'il faut ensuite éradiquer toute conduite immorale. Le parc a été nettoyé, et littéralement refait, réaménagé. Cela s'est déplacé vers Hollywood, Hollywood Boulevard a connu le même destin, bien que cela n'ait pas engendré de rénovation, puis le déplacement a continué vers Santa Monica.

### *Quand on voit le centre, on dirait que quelqu'un a eu l'idée de mettre New York sur la côte et que cela n'a pas vraiment marché.*

Exactement, c'est assez extraordinaire. Dans les années cinquante, le centre était totalement différent de ce qu'il est aujourd'hui. Il est beaucoup plus délabré et pauvre de nos jours. Le changement a eu lieu dans les années 60, et a été progressif, il y a tous ces énormes immeubles où vivent des riches, les nouveaux appartements, les cabinets d'avocats...

C'est un endroit où j'ai eu un coup de cœur pour ce qu'il y a de plus recherché dans la pop musique des années 60, et qui parlait de perte et vengeance...

J'ai utilisé beaucoup de paroles dans *Cité de la nuit*, et en l'écrivant je me suis gavé de tout un tas de vieux rock'n'roll, Elvis Presley, Fats Domino. Je

voulais obtenir ce rythme dans la prose, le flux d'énergie qui est au cœur du rock, et dans *Numbers* à nouveau, toutes sortes de références profondément dissimulées.

Il y a eu une chanson en Angleterre qui s'appelait *Numbers* par un groupe du nom de Soft Cell [Marc Almond], il y environ cinq ans, qui a figuré dans le Top 30.

Il y a un bar à Los Angeles qui s'appelle *Numbers* ! Des choses comme ça sont arrivées. Je me félicite que nombre de musiciens importants aient reconnu mon influence. Jim Morrison m'a rendu une sorte d'hommage dans *LA Woman*, avec le récurrent «City of Night...». Tom Waits, Patti Smith. Mick Jagger m'a téléphoné une fois, il était sur le point de faire un scénario. Ça n'a jamais abouti.

Je pense que c'est parce que... Ça fait partie du projet de la musique pop, de faire sortir ce genre de trucs de l'ombre.

Je sais que Gore Vidal a de l'urticaire quand on lui parle de sensibilité homo, qu'il dénie le fait que cela puisse exister, mais j'affirme qu'il y en une, et c'est tant mieux. Tout ce mouvement a commencé au début des années 60, pas seulement dans les années qui nous semblent faire partie des années 60, le mouvement autour de Warhol avec les 15 minutes, au départ, était nourri par beaucoup d'influences homos. Pour moi, ce qu'a fait Warhol était influencé non seulement par l'homosexualité, comme cela était le cas, mais également par le catholicisme. Les deux donnent un mélange très intéressant.

Un jour je parlais à un homme pour qui *Cité de la nuit* est l'un des livres incontournables de la littérature américaine moderne, et il m'a demandé ce qui m'avait inspiré, et j'ai répondu que mon écriture avait été profondément influencée par l'église catholique, son décorum ostentatoire. Je regarde beaucoup l'église catholique en terme de travestissement. L'exagération chez Warhol, la décoration des salles étaient très catholiques, le technicolor – la souffrance technicolor, si vous voulez.

### ***Avez-vous été influencé par les Beats ?***

Pas vraiment, parce que tout ça se produisait alors que je parcourais le pays, et je n'étais pas vraiment au courant de ce qui se passait/des avant-gardes, et ça ne m'intéressait pas. J'étais très isolé, au sens qu'à nouveau, je jouais un rôle, je ne fréquentais aucun cercle artistique, je traînais dans le milieu que j'ai décrit,

feignais de ne pas être intelligent, ce qui était absolument vital, j'apprenais l'argot, et je me le suis complètement approprié.

En dépit du fait que le mouvement beat se déclarait intellectuel, il ne l'était pas, c'était comme un nouvel intellect. Le milieu que je fréquentais, au début, lorsque je suis arrivé pour la première fois à New York, que je faisais le tapin – je crois que c'est dans *Cité de la nuit* – un homme a vu que j'étais intelligent quand j'ai vu un livre de Colette, que j'ai tendu la main pour l'attraper, et l'homme a dit, est-ce que tu lis ? J'ai dit bien sûr, et il a dit, désolé je n'ai plus envie de toi, t'es pas assez viril.

Ma réputation d'écrivain, je ne m'excuse pas de dire que je pense pas que l'on n'a pas été juste avec moi, et la raison principale en a été le ressentiment qui accompagnait les livres que j'ai écrits et qui étaient si manifestement liés à ma personne, *Cité de la nuit*, *Numbers*. La frontière qui dit que si tu es ceci, tu ne peux pas être cela, et si tu es cela, tu ne peux pas être ceci.

**Vos premiers livres parlaient beaucoup de sexe. Comment ressentez-vous l'impact du sida dans le milieu gay, et par rapport à ce que vous avez écrit ?**

Ce qui est horrible avec le sida c'est d'abord qu'il a exterminé, tué tellement des nôtres, mais ce qui est également terrible c'est qu'on puisse le regarder, comme tant de gens l'ont fait, comme une métaphore, un jugement sur notre sexualité. Je trouve cela très dommageable. Ce n'est qu'une maladie mais comme elle est liée au domaine du sexe, la condamnation est toute prête. Personne ne filerait ce genre de métaphore avec la polio, que l'on peut attraper en nageant, ce genre de choses. Je ne parle plus beaucoup de ça maintenant, parce que c'est une époque très dangereuse, la première chose est de s'occuper de la vie.

## MANUSCRIPT COLLECTION :

Boston University.

Auteur de onze romans, de quelques pièces de théâtre, et d'un essai, John Rechy s'est fait une réputation lors de la publication de son premier roman, *Cité de la nuit* (1963), dans lequel, pour reprendre les termes d'un critique, son « monde est celui de Hawthorne. Ses personnages habitent dans un univers moral où les codes sont aussi rigoureux que ceux de Calvin et où les flics sont les gardiens d'un nouvel et impitoyable Salem. » Tout au long de son parcours, il s'est intéressé à la transgression, sexuelle surtout, mais également sociale, politique, et sentimentale. Il a souvent utilisé des structures quasi allégoriques pour exprimer ces transgressions, en particulier dans *Cité de la nuit*. Les paysages sont entachés par une désintégration sociale, politique, morale ; par des tentatives avortées pour atteindre une identité sociale, et par la menace d'un désastre. Au cours de sa carrière, toutefois, la maîtrise artistique de Rechy a évolué et lui a donné la capacité d'étoffer ses premiers thèmes par une plus grande variété de styles et d'approches, dont un roman traditionnel mexicano-américain sur la pauvreté, des parodies de la littérature des lumières, et le kitsch autoréférentiel.

Dans les deux premiers romans de Rechy, *Cité de la nuit* et *Numbers* (1967), ses « garçons » sont les anges déchus d'un paradis éternellement inaccessible, et leur vie se caractérise par une recherche de l'Éros qui devient finalement *agapè*, amour du prochain. Que la recherche soit frénétique n'est pas très surprenante ; elle possède toute l'urgence désespérée qui caractérise le rôle de l'Américain sensible l'angoisse de l'exil au sein de son propre pays. Bien que dans *Cité de la nuit*, Rechy ne parvienne jamais tout à fait à communiquer un sens de l'horreur équivalent à celui de Francis Thompson, il est évident qu'il y fait allusion. New York, depuis la première page, est une ville métaphorique, une ville féerique – à la manière du Londres de Robert Louis Stevenson – où tout peut arriver. Il ne s'agit pas de dire que l'imaginaire urbain de Rechy ressemble à celui de James Purdy. Son sujet est plus restreint. Son monde est un monde moral complètement chamboulé, où le *Deus absconditus* est Priape.



La quête de ce dieu est sans fin, insatiable, et au cours de sa poursuite les tyrans du vieil ordre moral font montre de l'esprit de vengeance destructeur de Dioclétien envers les chrétiens.

Chambers, D. D. C.; Harold Augenbraum (2001).

## **MIDNIGHT COWBOY : JOHN RECHY ÉVOQUE 40 ANS DE PROSTITUTION.**

Rupert Smith, *The Independent*

**Le jour, il écrivait des romans aujourd'hui salués comme des classiques de la littérature américaine, la nuit il arpentait les rues pour se prostituer.**

Lorsque John Rechy a publié son premier roman, *Cité de la nuit*, en 1963, il gagnait encore sa vie en se livrant à la prostitution dans les rues de Los Angeles. Ce n'était pas irrationnel : il ne s'attendait pas à ce qu'un livre traitant de la vie homosexuelle marginale aux États-Unis lui rapporte beaucoup d'argent, il faudrait être un écrivain idiot pour abandonner son travail de jour (ou dans le cas de Rechy, son travail de nuit) dans l'ivresse de la première publication.

À la stupeur de Rechy, et malgré les efforts considérables déployés par des critiques homophobes, le livre a fait un tabac et l'argent s'est mis à couler à flots. Mais Rechy n'arrivait toujours pas quitter la rue. « J'étais complètement pris de court », déclare Rechy, aujourd'hui âgé de 74 ans, qui vit toujours à Los Angeles. « J'étais abasourdi. Je n'ai absolument rien fait pour promouvoir le livre, j'en arrivais même à nier l'avoir écrit. J'avais l'impression que si je quittais la rue juste après avoir obtenu un certain succès, je trahirais le monde sur lequel j'avais écrit. Et la vérité, c'est que je ne parvenais pas à y renoncer. Je tapinai depuis si longtemps que c'était une seconde nature. »

C'est ainsi qu'a débuté une étrange double vie, que Rechy évoque avec force détails désopilants, à hurler de rire, dans une récente autobiographie, *About My Life and the Kept Woman*. Le jour, il écrivait, fréquentait d'autres écrivains, donnait même des cours à l'UCLA (University of California, Los Angeles). La nuit, il retournait dans la rue, vendant son corps aux hommes. « Je voulais établir une frontière entre les différents aspects de ma vie, et me mentais à moi-même en me disant qu'il était possible de ne pas les mélanger. Je voulais être traité comme un «écrivain» d'un côté, et de l'autre comme un

«tapin», et lorsque ces deux mondes se mélangeaient, j'en étais complètement perturbé. » Et ils se sont mélangés en effet – comme, par exemple, lorsque le romancier britannique exilé, Christopher Isherwood, a invité Rechy chez lui pour parler littérature, avant de lui sauter dessus. Liberace et George Cukor ont agi de la même manière.

« Ça devenait ridicule, dit Rechy. Les gens me draguaient tout le temps, bien plus que ce que je raconte dans le livre. Lorsque j'y repense, je me rends compte que j'étais le seul responsable – je renvoyais une image très sexuelle, et je n'aurais pas dû être surpris de voir les gens y répondre. » C'était peut-être ridicule, mais la mascarade s'est poursuivie bien après que Rechy avait atteint la trentaine. « Dans les années 70, quand j'étais prof à l'université de Californie, je terminais mes cours du soir, j'allais me changer en vitesse et je descendais faire le tapin sur Santa Monica Boulevard. »

Rechy a continué d'écrire pendant les années 70 et 80, en détaillant les moments euphoriques et déprimants (le plus souvent) de sa vie sexuelle compulsive dans *Numbers*, *Rush* et l'essai polémique *The Sexual Outlaw*. Mais c'est *Cité de la nuit* qui a fait son nom, et par lequel sa réputation perdure. C'est un roman américain classique, avec son héros solitaire, ses boîtes de bas étage, ses enseignes lumineuses, son mouvement incessant de ville en ville, de lit en lit ; un croisement entre *Sur la route* et *l'Attrape-cœur*. Il aurait pu être aussi célèbre que ses livres, également, si Rechy n'avait pas fait le portrait sans concession des drag-queens, tapins et clients qui peuplaient son monde : Chuck le cow-boy «étalon», Chi-Chi et Darling Dolly Dane les travestis des rues, Mr King le client revêché – et, les surpassant tous, Miss Destiny, la diva travestie majestueuse de Los Angeles. Les lecteurs étaient fascinés. Malgré des critiques abominables, *Cité de la nuit* fut vendu en grandes quantités à un public avide de sensations.

« Chaque personnage de *Cité de la nuit* a de forts antécédents, dit Rechy. Miss Destiny était absolument réelle. C'était le nom qu'elle utilisait, et toutes ces histoires étaient fondées sur les souvenirs que j'avais d'elle. Nous sommes restés en contact pendant quelques années après la parution du livre ; elle me téléphonait en pleine nuit pour me raconter qu'elle était avec un de ses « maris » qui ne croyait pas qu'elle puisse être un personnage dans un roman célèbre. Puis j'entendais alors une voix avinée, et il fallait que je confirme « Oui, c'est bien la fabuleuse Miss Destiny ». Après quelques années, je n'ai

plus reçu d'appels, je pense donc que Miss Destiny agite son collier de perles devant le visage de Dieu, comme elle répétait sans cesse qu'elle ferait. »

Contrairement à Christopher Isherwood, son prétendu séducteur, Rechy s'est placé au cœur même du monde homosexuel qu'il décrivait dans ses textes. Le narrateur anonyme de *Cité de la nuit* n'est pas tout à fait sympathique – un garçon froid, agité, incapable d'aimer, terrifié à l'idée de compromettre sa masculinité en faisant montre du moindre signe d'affection, soutirant de l'argent à des hommes afin de prouver qu'il n'est pas pédé. C'est une image que Rechy corrobore dans *About My Life and the Kept Woman*. « J'étais comme ça. J'étais très passif. Quand j'ai grandi, au Texas, c'étaient les femmes qui me draguaient ; lorsque je suis allé dans la rue, c'étaient les hommes qui m'achetaient. Je n'ai jamais approché personne, jamais. Il s'agissait de conserver une attitude de non-implication et de distance, d'être désiré mais jamais désirant. Ce n'était qu'un subterfuge, un déni de ma sexualité. »

Cela peut paraître étrange de penser que le plus grand chroniqueur américain de la sous-culture gay ait pu avoir des doutes sur sa sexualité. « Il faut comprendre à quoi ressemblait le monde à l'époque. Être pédé, c'était très dangereux, et très stigmatisé. Même à l'époque où je tapinai, il m'a fallu beaucoup de temps avant de me réaliser en temps qu'homme. Il est difficile d'accepter que certains d'entre nous, un moment ou un autre, aient eu des sentiments hétérosexuels. C'est certainement mon cas. L'homosexualité a été une révélation qui est arrivée très lentement, malgré mon mode de vie. » Dans *About My Life...* il raconte les incessantes descentes de police dans les bars, dans les parcs et lieux de drague, le harcèlement hystérique de la presse et de la justice. « J'ai été arrêté trois fois à Griffith Park [un lieu de drague très fréquenté de Los Angeles] pour prostitution. On pouvait être condamné à cinq ans pour ce motif. Les gens pouvaient disparaître comme ça. Les jeunes d'aujourd'hui n'ont aucune idée de ce que cela pouvait être. »

La vie de Rechy a changé un soir, en 1981, lorsque, s'adonnant encore à la prostitution, il avait alors la quarantaine, il s'est fait aborder par un jeune homme de 23 ans. « Quelqu'un de très beau au volant d'une voiture s'est arrêté et m'a regardé – et j'ai pensé « Oh putain, pas de passe ce soir ! Celui-là, c'est gratuit. » Alors j'ai sacrifié environ 20 billets, et j'ai gagné un avenir. Je l'aimais beaucoup, et pour la première fois de ma vie j'ai donné mon numéro de téléphone à quelqu'un, mais j'étais toujours coincé dans mon rôle de

prostitué. Je l'ai ramené dans mon appartement distingué, et j'ai été obligé de lui mentir en lui disant que je m'en occupais pour un ami, parce que je ne voulais pas être associé à tous ces beaux objets. On s'est revus à deux occasions, et finalement j'ai laissé tomber le masque lorsqu'il a dit quelque chose sur Luis Bunuel, et que j'ai répondu. Il est apparu que je n'étais pas qu'un tapin décérébré, je lui ai montré mes livres, et il est resté pétrifié sur place, bouche bée. On est ensemble depuis, ça fait 27 ans. »

Rechy a survécu à la rue, a survécu à la drogue dans les années 70, a survécu à l'épidémie du sida qui a tué tant de ses amis dans les années 80 et 90, a écrit quinze livres et a été salué par Gore Vidal comme « l'un des rares écrivains américains originaux du siècle dernier ». Le fait que ces livres soient peu connus en Grande-Bretagne témoigne du fait qu'il est encore, après 45 ans d'écriture et des tas de prix, catalogué comme « écrivain gay ». « Je suis toujours marginalisé, presque autant aujourd'hui que je l'étais en 1963. Je pense que tous les écrivains homos le sont. L'industrie du livre a encore très peur de l'écriture homosexuelle. Nous aimons à penser que le monde a complètement changé, mais ce n'est pas le cas. OK, des panneaux d'affichage font la publicité de vacances entre hommes, mais il y encore beaucoup d'homophobie, même dans l'édition, et beaucoup de haine de soi et d'autodestruction chez les homosexuels – c'est le plus grand tabou. »

En 2008, Rechy est un personnage plus calme que son personnage littéraire d'enragé avide de sexe. Lui et son compagnon vivent heureux à Hollywood Hills. « Je n'aurais jamais cru que cela pourrait m'arriver. Dans les années 70, quand je traversais une mauvaise passe à cause de la drogue et de la drague, tous mes amis pensaient que je finirais par me suicider, et je croyais qu'ils avaient raison. Mais les choses ont changé – et cela, je le dois à Michael. »

Pourtant, Rechy ne s'est pas rangé en un tournemain. « La dernière fois que j'ai fait le tapin, j'avais 55 ans. C'était plus un acte symbolique qu'autre chose – juste pour me prouver que j'en étais encore capable. En fait j'ai rendu l'argent au type, à son grand étonnement. Je n'ai pas parlé de ça dans le livre. La crédulité des gens n'est pas extensible à l'infini. »

*The Independent*  
27 avril 2008



**ÉDITIONS LAURENCE VIALLET**

**Éditions Laurence Viallet**

73-75 rue de la Plaine  
75020 Paris

**Contacts :**

Tél : 06 82 63 55 65

e-mail : [lv@editions-laurence-viallet.com](mailto:lv@editions-laurence-viallet.com)

site internet : [www.editions-laurence-viallet.com](http://www.editions-laurence-viallet.com)

**SARL Éditions Laurence Viallet**

73-75 rue de la Plaine 75020 Paris  
APE 221A - 500 210 166 R.C.S. Paris

Illustrations : tous droits réservés.